

Les infos de la Baleine

Journal des adhérents de la Maison populaire

N° 29

Mai 2013

p.2 Couleur Caraïbes

p.5 Un regard sur Fernand Léger

p.8 Souvenirs de l'Algérie coloniale 1943-1962

p.14 Cabaret maison #2

BONNES ET MAUVAISE NOUVELLES DE PRINTEMPS

Le printemps devrait être là mais malheureusement, il se fait attendre.

Le nouveau Bureau, lui aussi, s'est fait un peu attendre, mais il est constitué avec de nouveaux élus pleins d'enthousiasme et d'idées neuves. C'est revigorant et cette assemblée pleine d'allant laisse bien augurer de la suite. Lors de la première réunion, les dates des prochaines commissions ont été fixées. A ce sujet, je rappelle que tout adhérent a toute légitimité à participer aux commissions.

Rappelons-les :

"La commission Journal" : Elle regroupe toutes les personnes rédigeant, relisant, corrigeant, proposant des articles sur la vie de la Maison populaire ou tout autre sujet susceptible d'intéresser le plus grand nombre tout en le cultivant. Sa prochaine réunion aura lieu le jeudi 20 juin à 20 h.

"La commission Convivialité" : Elle est à l'origine de la « grande braderie de printemps » et de la braderie des jouets juste avant Noël; Elle peut initier également des sorties culturelles, ou champêtres... quand le temps le permet, ou encore des soirées dansantes et toute autre manifestation récréative pourvu qu'elle suscite l'intérêt d'un nombre suffisant d'adhérents ou de sympathisants. Elle s'est réunie le 23 mai.

"La commission Bâtiments" : Elle recense les travaux incontournables, et relance les partenaires municipaux quand les délais s'étirent. Elle suggère les améliorations voire les constructions ou reconstructions. Pour l'heure, il serait bon de s'y atteler car nos préfabriqués sont de plus en plus vieux et les salles de réunion font cruellement défaut aux heures de pointe. Elle s'est réunie le 15 mai.

"La commission Budget et Finances" : Cent fois sur le tapis, elle remet les économies sur le devant de la scène, surtout que nos budgets sont de plus en plus serrés mais que les occasions de dépenses sont multiples. Elle siégera le 29 mai à 19h.

Voyez : il y en a pour tous les goûts et il serait bien étonnant que rien ne vous intéresse ! Venez donc rejoindre les responsables de ces commissions et leurs adjoints. Nous sommes une association, nous travaillons en équipe et toute suggestion sera étudiée.



Enfin, je voudrais rendre hommage à quelqu'un qui s'est beaucoup investi dans le fonctionnement de notre association où ses amis sont nombreux: je veux parler de Jocelyne Mézinèle qui nous a quittés bien trop tôt, en ce début mars.

Elle a d'abord fait partie du collectif d'animateurs. Puis elle a rejoint le Conservatoire, employeur de prédilection pour cette mélomane insatiable, tout en restant adhérente de notre association et en participant activement à la commission "Journal" dont elle a été une des responsables.

Elle apportait au fonctionnement de ce groupe une agréable sérénité. Elle était appréciée de chacun qu'elle savait écouter avec attention. Elle ne négligeait pas pour

autant sa famille qu'elle chérissait.

Nous publions dans ce numéro un article dont se souviennent tous les anciens de la commission Journal. Pour ma part, cet article m'avait beaucoup fait rêver. Je souhaite qu'il en soit de même pour vous.

Au nom de la Maison populaire toute entière, j'adresse mes sincères condoléances à sa famille et à ses proches. Qu'ils sachent que la Maison populaire n'oubliera pas Jocelyne.

Rose-Marie Forcinal

Présidente de la Maison populaire



Les rencontres du Pôle ressources : Couleur Caraïbes

(article paru dans «La baleine» de mai 2006)

Les Samedi 25 et dimanche 26 mars l'association Ethnoart a proposé à la Maison Populaire une manifestation sur le thème des Caraïbes.

" Le Pôle ressources collabore avec l'association Ethnoart. Cette manifestation a été rendue possible grâce à la proximité entre le Pôle et Ethnoart. Ce week-end est constitué, le samedi d'un stage d'accordéon avec Antonio Rivas, et le dimanche d'une représentation théâtrale, d'un exposé-débat sur le thème des Caraïbes, d'une exposition sur le Code noir et, en fin d'après-midi, d'un bal". Stéphane Moquet responsable du Pôle ressources

C'est quoi Ethnoart ? Pourquoi le mot ethnologie ? Pourquoi ce sujet " les Caraïbes " ?

" Nous militons pour l'imprégnation des cultures, nous sommes installés dans un quartier où coexistent 48 communautés. Nous favorisons les rencontres, y compris au sein d'un même peuple, chez qui il peut y avoir des divergences, comme chez les Tamouls. Donc ouverture, rencontre et connaissance. Ici le terme ethnologie est un terme neutre et un outil actif. L'activité de l'association ne porte pas seulement sur les Caraïbes. D'ailleurs, les prochaines manifestations auront pour thèmes la musique traditionnelle avec le Diwan de Biskra (21 avril), la Chine (13 mai), le Chili (21 mai)." Patrice Dalmagne président de l'association Ethnoart.

CHARTE DE ETHNOART

L'ethnologie comme outil pour penser des actions sociales. L'ethnologie, un outil qui peut nous permettre de mieux connaître notre société. Comment utiliser ce savoir dans des actions concrètes en France ? Il s'agit de développer des espaces pour des allers-retours entre réflexions et actions : par des groupes de discussion en dehors des universités, par des actions de terrain menées par des ethnologues, en relation avec des acteurs culturels, sociaux et politiques.

Dimension de l'espace Caraïbes

Ernesto Montenegro, anthropologue, spécialiste des Caraïbes, anime un débat-discussion sur ce thème : « définir l'espace Caraïbes ». Ernesto, orateur de l'après-midi, s'appuyant accessoirement sur une succession de diapositives, manifeste son intérêt passionné pour le sujet, qu'il expose sous un angle inhabituel et original. Les diapositives qu'il nous projette démon-

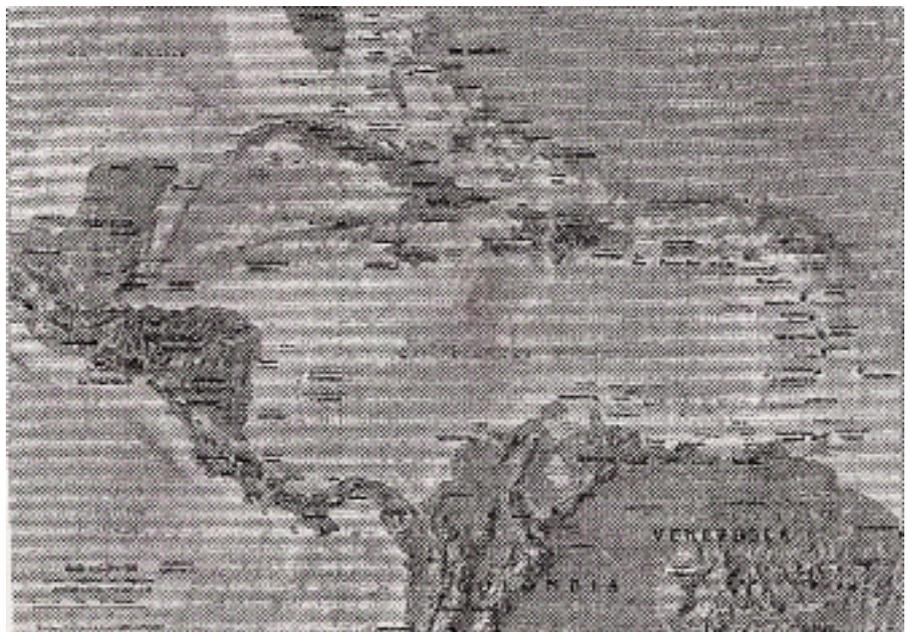
tront l'unité et l'évidence de cet espace. Tout au long de son exposé, il annonce les moments-clés de la manifestation et ses intervenants.

Ernesto " *Je suis en France pour un an et pour parfaire mes recherches sur l'espace Caraïbes en Europe. Je souhaite à ce titre rencontrer un maximum de personnes issues de la Caraïbe*".

C'est quoi l'espace Caraïbes ?

Il donne tout d'abord une définition géographique au sens le plus large : trois continents, Amérique Europe Afrique, une identité, pas seulement une poussière d'îles et un produit de la conception européenne.

La méthode de travail de l'anthropologue va porter sur l'étude de la proximité, pour définir cet espace et la similitude entre les gens. Une similitude ou une différenciation qui va plus loin que ce qui est communément admis. Par exemple, on trouve au Mexique comme en Colombie une façon de se concevoir Caraïbes.





L'identité Caraïbes est très importante. Ce dimanche après-midi-là, la musique traditionnelle est présente (le Cambia de Colombie, la Biguine de Martinique, le Quadrille et le Gwo'ka de Guadeloupe).

Aquatique ou continentale ?

Cet espace n'est pas seulement aquatique, et là, Ernesto nous montre une diapositive de montagne enneigée. Pour le vacancier habitué des plages des Antilles, cela ne fait appel à aucun souvenir. Y a-t-il une erreur ? Les montagnes de Colombie où le peuple se considère comme caraïbes sont loin des paysages d'îles paradisiaques et si près pourtant, puisque tous caraïbes.

Pourquoi le mot " caraïbes " ?

En 1492, les européens découvrent l'Amérique. Le terme Kalina -pour canidé ou/et pour cannibales - donne le mot " caraïbe ". Christophe Colomb pensait arriver en Asie et donc rencontrer des hommes à tête de chien (canis en latin). Il s'attendait à entrer en contact avec un peuple riche, dirigé par un khan (le Grand Khan). Le fait que les habitants des Caraïbes prononcent le terme kalina l'a conforté dans l'idée qu'il n'avait pas fait fausse route. D'autre part, selon le dogme catholique de l'époque, un cannibale n'est pas un homme. Que les peuples non-européens et anthropophages ne sont pas des hommes, est alors une notion répandue en Europe, c'est le prétexte à l'occupation de ces nouvelles terres. Ces deux logiques: des hommes à

tête de chien et des hommes anthropophages amenèrent les européens à penser que ces hommes pouvaient être mis en esclavage. En 1501 Isabelle la Catholique légitime l'occupation de la zone et signe l'esclavage des indiens. Ensuite, les hommes amenés d'Afrique sont réduits à l'esclavage et dirigés vers trois lieux importants : Carthagène, la Martinique et Cuba.

La fuite des esclaves

Ensuite Ernesto évoque les codes noirs, pas seulement celui des français, mais aussi le Code des espagnols. Les marrons ou cimarrons étaient les esclaves qui avaient fui. Les mêmes termes sont alors employés pour la fuite du bétail. L'esclave échappé - la bête échappée. Il fallait éviter l'association des indiens caraïbes et des marrons. Même si en réalité les indiens n'étaient pas mieux traités que les esclaves noirs, il fallait éviter un mélange qui puisse contrecarrer le système esclavagiste. Cependant les *Sambos* sont issus de ces métisages.

1685 Louis XIV promulgue le code noir qui régleme l'esclavage des Noirs dans les colonies françaises d'Amérique.

Février 1794 abolition générale de l'esclavage par la Convention à l'issue de révoltes et d'insurrections.

Juillet 1802 rétablissement de l'esclavage par Bonaparte ce qui entraîne une guerre.

1er janvier 1804 proclamation du premier Etat noir indépendant Haïti à la suite de la reddition des armées françaises.

27 avril 1848 décret d'abolition de l'esclavage par le gouvernement de la IIème République

Etymologie :

Cannibale (littéralement homme à tête de chien) vient aussi de Chien (canis). Christophe Colomb a précisé que les indiens qui mangent d'autres hommes semblaient avoir un museau de chien **cannibale** : de l'espagnol Canibal, altération du nom des *Caraïbes* ou *Caribes*.

(Source : Larousse Etym.)

caraiïbe : Mot indigène appartenant à la langue des Caraïbes des îles et du continent, passé dans les langues européennes sous différentes formes et désignant à la fois le peuple caraiïbe (proprement « fort, sage, etc. ») appliqué à un peuple puissant et conquérant) et à la langue.

Pour mieux comprendre :

Les Caraïbes qui se nomment eux-mêmes Kalinas, (les espagnols déformeront ce mot en « Canibas » d'où sortira le mot Cannibales ou « mangeurs d'hommes ») résistent âprement. Pour les espagnols, les Grandes Antilles et la Terre Ferme (la Tierra Firme) représentent le continent Sud-Américain et se révèlent plus étendues et plus riches, propices à une expansion coloniale d'envergure. C'est à partir de Cuba, notamment, que les espagnols dirigés par Cortès vont entamer la conquête du Mexique, du Pérou et du reste de l'Amérique du Sud.

Le carnaval

Observer le mélange est une façon de comprendre l'espace caraïbes. Ainsi le carnaval est à la fois américain, européen et africain. Religieux ou non, catholique ou non, ce moment est ménagé par le roi d'Espagne de l'époque pour laisser se manifester les fêtes païennes. Il permet d'exprimer des sujets non- religieux, la fête, comme la mort. Cela est bien présent dans la musique colombienne, le Cambia que joue Antonio Rivas.

Comment construire la Caraïbe ?

L'espace caraïbes est donc fondé sur une confluence de représentations des Européens (Mie, khan, anthropophagie, plages, cocotiers, etc.), de rencontres de cultures et d'un héritage.

C'est aussi un espace de confrontations (conquête du Nouveau monde, esclavage), de catastrophes naturelles (cyclones, tremblements de terre, volcans) et de guerres (Haïti, Cuba).



Albertine Mettella de la compagnie Rouge ébène.
Cette compagnie présente la pièce de théâtre "Le cri de l'ibis rouge".
Elle écrit sur le métissage.

Première rébellion du peuple haïtien

Les Haïtiens, menés par Toussaint Louverture s'allient aux français pour la conquête de Saint-Domingue. Ils sont par la suite tra-his par Napoléon..

Voilà ce que nous a présenté Ernesto Montenegro dans un passionnant exposé sur l'approche historique des populations des Caraïbes.

L'espace caraïbe, c'est une histoire, une culture, une photogénie et une lutte constante. Dans cet espace, se sont constituées des plages de liberté à l'image des boucaniers, "chiens de mer", pirates et commerçants, et un monde unique et cohérent.

Le thème des caraïbes est vaste et ici il n'a été qu'effleuré. Nous aurons probablement l'occasion d'y revenir. Pourquoi pas lors de manifestations autour de ces sujets à la Maison Populaire !

Propos de Ernesto Montenegro
recueillis par Jocelyne Mésinèle

Un **boucanier** (de *boucan*, gril ou claie de bois, viande fumée dans la langue caraïbes, dialecte des indiens des caraïbes, est à l'origine un coureur de bois de Saint-Domingue qui chassait les bœufs sauvages pour en boucaner (c'est à dire sécher à la fumée) la viande. Ce qui a donné par extension : écumeur de mer, pirate qui infestait l'Amérique. Il s'agit d'aventuriers français, normands, qui vers la fin du XVIe siècle, allèrent s'établir dans l'île de Saint-Domingue, et y vécurent longtemps en chassant les bœufs sauvages dont ils préparaient la peau pour la vendre en Europe. Les Espagnols ayant exterminé les animaux qui faisaient le principal objet de leur commerce, ils n'en restèrent pas moins dans l'île, y formèrent des établissements et se livrèrent à la piraterie. La France les reconnut et leur envoya un gouverneur en 1665.

Wikipédia

Bibliographie

WEBER, Eugen

Histoire de l'Europe, Des lumières à nos jours, Paris, Fayard, 1987.

TODOROV, Tzvetan

La conquête de l'Amérique. La question de l'autre, Paris, Editions du Seuil, 1982.

Un regard sur Fernand LEGER 1881 - 1955

Le jeune Fernand Léger, après une petite enfance passée en Normandie et suite à la mort de son père en 1897, se voit placé par sa mère et son oncle, notaire, en apprentissage chez un architecte de Caen où il apprend la technique des plans pendant deux années.

En 1900, il arrive à Paris, année où d'autres normands y descendent également : Georges Braque, Raoul Dufy et où y monte, de Barcelone, le tout jeune Pablo Picasso.

En 1903, il est admis à l'école des Arts Décoratifs et suit en élève libre, à l'école des Beaux-Arts, les cours de Léon Gérôme et de Gabriel Ferrier dans ce qu'il appelle la « bande du rouge et vert ».

En 1908, il trouve un atelier à la Ruche, au n°2 Passage de Dantzig. Il fait la connaissance de Blaise Cendrars, d'Apollinaire, de Max Jacob, d'artistes de la Ruche comme Alexandre Archipenko, Chagall, Lipchitz et Robert Delaunay. Celui-ci l'emmène dans l'atelier du Douanier Rousseau.

En 1911, il expose au salon des Indépendants (où se tient un hommage au Douanier Rousseau). Ses nus dans la forêt participent au salon d'automne.



Femme en rouge et vert



Les nus dans la forêt

Fernand Léger et les courants du début du XXe siècle

Dans le cubisme, il a eu son rôle, mais il racontait volontiers avoir pensé, lorsqu'il vit des Picasso et des Braque : « Ces gens-là, ils peignent avec des toiles d'araignée », ce qui témoignait de sa réticence de futur coloriste devant des couleurs volontairement éteintes.

Dans le futurisme, dont l'exposition à Paris eut lieu à la galerie Bernheim en 1912, il a vu une abondance de volumes orientés par la vitesse. Mais la vitesse ne fut pas son sujet. Elle fut le moteur de son art. Alors que Severini, Boccioni et les autres s'attachèrent au mouvement des trains, des automobiles, des avions, lui, dont les tableaux allaient aussi vite que les leurs, a traité des scènes lentes : un cortège de noce, des fumées s'élevant au-dessus des fumeurs. Léger a été sensible aux spectacles de la modernité visible des cités. Il a pris l'accélération rythmique de l'existence non pas pour la représenter, mais pour l'intégrer aux pulsations de sa peinture, différence fondamentale. Là où les autres traitaient un sujet, il pensait en formes, en rythmes et en couleurs.

Le travail du Maître

Quand on regarde un tableau de Fernand Léger, il faut se rappeler que son point de départ fut toujours la géométrie. Cette géométrie éveille ou non en nous des idées de personnages. On ne peut oublier sa fascination pour les canons et les obus lorsque ceux-ci se reflétaient avec le soleil, lors de son séjour dans les tranchées pendant le conflit de 1914-1918.

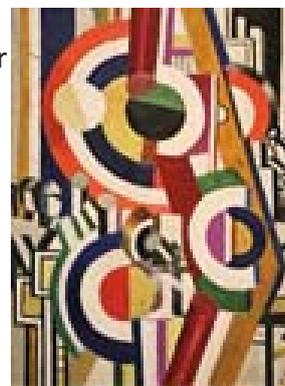


La roue rouge

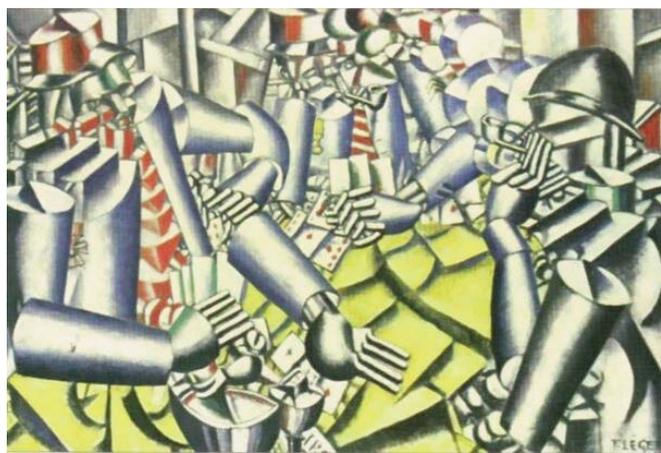
Dès 1924, il enseigna. Il eut des élèves par centaines et jusqu'aux dernières années de sa vie. Ses disciples trouvaient normal d'être influencés par l'atelier du patron. Lui attendait que chacun se libérât de son influence. Il disait : « Comme je me suis libéré de Cézanne, vous direz zut à Léger ».

Léger a toujours refusé la moindre touche sentimentale dans sa peinture. Il avait retenu ça de Cézanne. Il écrivit : « Tant que le corps humain sera considéré en peinture comme une valeur sentimentale ou expressive, aucune évolution nouvelle ne sera possible dans les tableaux à personnages ». Sa seule règle était de donner au tableau le rythme plastique qui l'intéressait.

Etranger à la mort, optimiste de nature, il n'a jamais exprimé que la dynamique du monde. Il s'était forgé quelques principes de base qu'il développa au long de sa vie artistique. Celle-ci fut œuvre de peintre et non de militant politique. Plutôt réservée, froide et même hautaine, et tant de gens voulurent y voir autre chose que sa peinture ! Pourquoi ?



La roue rouge



La partie de cartes

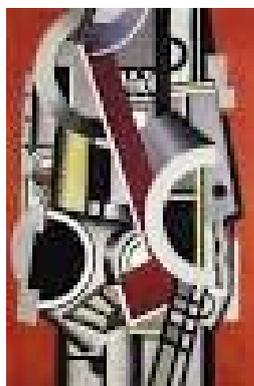
Parce que cette œuvre, aussi rigoureuse que celle de Kandinsky « l'abstrait », a abordé les domaines brûlants de l'actualité : la machine, l'homme devenant robot, la masse remplaçant l'individu et l'objet, l'être humain, tous les problèmes surgis entre les deux guerres mondiales. L'œuvre de Léger a donné matière à des analyses sociologiques, politiques et même religieuses. Le commentaire a proliféré sur ses couleurs. Au début du XX^{ème} siècle, la société pensait que l'Art, comme au temps de Delacroix, de Daumier, de Courbet, pouvait exprimer son désir de changement. A l'époque,

seuls les tableaux de Léger furent les vecteurs de cette espérance. De tous les fondateurs de l'Art moderne, il fut le seul dont on attendait ce qu'on ne pensait pas demander à Braque, à Klee ou à Mondrian.

Il a suffi de quatre décennies pour qu'on regarde autrement le demi-siècle de création de Fernand Léger. Les voies qu'il a ouvertes n'ont pas été abandonnées : le nouveau réalisme, le Pop'art ont en effet développé l'intérêt qu'il porta aux objets du quotidien, aux affiches publicitaires, aux vitrines des magasins. Des artistes ont repris, quitte à le rendre dérisoire ou inquiétant, le thème qui lui fut cher de l'homme-machine.



La tasse de thé



Élément mécanique



La Joconde aux clefs



Les grands plongeurs noirs

Les vidéastes se souviennent qu'il fut un des premiers artistes à tourner un film ; les adeptes du Land art qu'il proposa une intervention plus large sur le paysage : laver la ville de Paris et éclairer les façades de faisceaux colorés ; qu'il inventa aussi, pour rompre la monotonie des voyages maritimes, de construire des serpents de mer longs de cent mètres, lumineux et colorés.



Les loisirs
Hommage à Louis David

Cependant, son temps s'est éloigné. Les machines qu'il aime sont de moins en moins présentes. La mécanique cède la place aux circuits électroniques. Les mouvements de l'énergie deviennent invisibles, les machines à écrire crépitaient, elles sont remplacées par des ordinateurs silencieux et ses moteurs par des réacteurs. L'énergie passe par de nouveaux circuits. Les robots qui assemblent les pièces sur les chaînes des usines n'ont plus l'apparence humaine. L'homme n'épouse plus la machine. Il n'a plus d'affinités avec elle. Léger avait cru à son pouvoir bienfaisant. Après lui, l'art la montre néfaste. En nos temps d'angoisses et de craintes devant le progrès technique, on se souvient qu'un peintre disait naguère dans ses tableaux que ce progrès était bénéfique pour les hommes.

Naissance d'un tableau

Les constructeurs naquirent d'un trajet en voiture aux portes de Paris, sur le plateau de Saclay. Léger découvrit des ouvriers suspendus aux pylônes de constructions métalliques. Il s'arrêta et se mit à faire des croquis. Le thème le mobilisa totalement. Il retrouva son rythme de création : dessins, gouaches, tableaux se multiplièrent. Il retourna dans tous les sens, le contraste des silhouettes tour à tour massives et fragiles entre les structures des poutrelles.

Le parti communiste se mobilisa pour le soutenir dans cette entreprise, estimant que Fernand Léger était plus proche que jamais de la classe ouvrière. Les tableaux devinrent l'illustration du vieil espoir du beau, équivalent au bon.

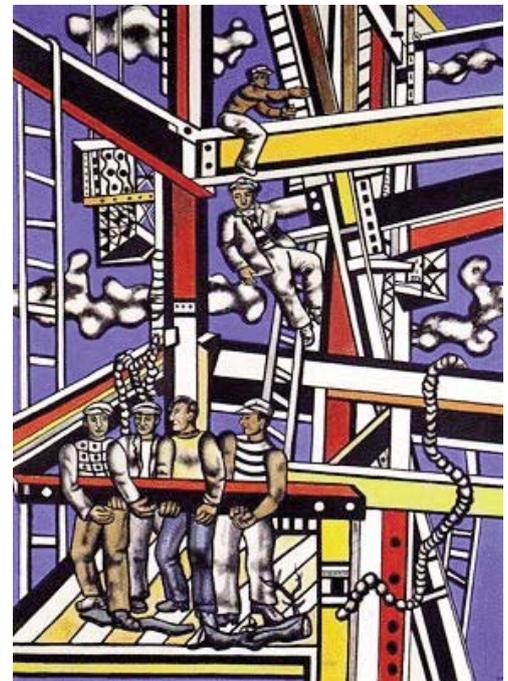
Fernand Léger et la postérité

Quelques mois avant sa mort, son plus proche collaborateur Georges Bauquier et son épouse Nadia Léger décidèrent de créer un musée afin de favoriser la connaissance de son œuvre. La commune de Biot dans les Alpes maritimes possède ainsi une des plus belles collections d'un des maîtres de l'art moderne. En outre, il est présent dans les plus grands musées du monde : Moma (New York), Centre Pompidou (Paris), le Rijksmuseum (Amsterdam), le Kunstsammlung (Düsseldorf).

Curieusement ce fut à la mort de Léger, en 1955, que se révéla en Angleterre le Pop'art, puis en 1960, aux Etats-Unis et en France, le nouveau réalisme. Le traitement de l'objet s'effectua par la multiplication des images (Andy Warhol) et l'accumulation (Arman).

Si le temps de Fernand Léger est révolu, son œuvre est entrée dans une autre durée. On la regarde dans une continuité comme celles de Giotto, de Delacroix ou de Millet qui, en leur temps, firent eux aussi scandale.

Ses machines rejoignent au musée les percheros de Géricault, où nous lisons toujours l'image de la puissance. Tel est l'effet de quelques décennies...



Les constructeurs

SOUVENIRS DE L'ALGERIE COLONIALE, 1943 - 1962

La première partie de mes souvenirs de l'Algérie coloniale commence en 1930, date de mon entrée à l'école maternelle de Valmy. Elle couvre toute la période de quatre à seize ans au début de l'année 1943 où j'expérimente la fonction de délégué des ouvriers agricoles du village.

Cette seconde partie poursuit l'évocation de mes souvenirs d'Algérie de seize ans révolus à trente six ans en 1962, lors des accords d'Evian, où l'Algérie acquiert enfin sa souveraineté.

1943, mon engagement social et le soutien paternel

Mon rôle de délégué syndical des ouvriers agricoles de Valmy est facilité par la forte personnalité de mon père. De toute la fratrie, il est le seul à être attiré par les personnes éprises de justice, d'échange et du désir d'un monde meilleur. Un couple de guérisseurs, « el senior José y la sénora Maria », le fascine. Tous deux soignent de nombreux habitants du quartier Victor Hugo où s'est établie à Oran la famille maternelle en arrivant de Murcie. Ils consultent gratuitement ou se contentent d'œufs, de légumes. Leur rôle est surtout humanitaire et contribue à l'harmonie des relations sociales dans le quartier.

Sont-ils chrétiens ces deux êtres-là ? Les prénoms José et Maria, père et mère du Christ, pourraient le suggérer. Ils sont merveilleusement bons et surtout avaient été de vrais défenseurs de la jeune république espagnole. Ils sont un peu les premiers maîtres à penser de papa et maman.

Mes copains de l'école primaire et mon engagement social

Ma fonction de délégué syndical est connue des autorités communales. Il m'est moins facile d'aborder ce sujet avec mes copains de l'école primaire du milieu colon. On en parlait bien dans leurs familles avec de l'inquiétude pour l'avenir et leurs enfants m'évitent.



Cependant trois amis me restent fidèles. Claude Lafumat et Paul Revol, tous deux orphelins de père ; il y a chez eux un report de paternité sur mon père. La vigne de Paul jouxte notre jardin et papa est à la fois affectueux et de bon conseil pour ce garçon. Claude et Paul, proches amis, respectent cet espagnol singulier qu'est papa. Nanou Bazet, le troisième, a des parents ouverts, qui ont vite saisi l'originalité des miens. Ils nous rendent visite à l'occasion et ont plaisir à échanger avec père et mère. Nanou, leur enfant, sera chirurgien dentiste. Il est retraité maintenant et nous sommes toujours de bons amis.

En 1943 mon choix social n'étonne pas ces garçons. Ils connaissent le passé paternel. Papa avait soutenu la république espagnole contre le coup d'état du général Franco en 1936.

1944, le métier de modelleur mécanicien

Mon parcours scolaire prend fin en juin 1944. Je quitte le collège Ardaillon d'Oran avec deux CAP : menuisier –ébéniste et dessinateur industriel. J'ai aussi un brevet d'enseignement industriel.

En juillet 1944 je signe un contrat d'apprentissage pour le métier de modelleur mécanicien avec les fonderies Ducrot à Oran.

A l'époque, les modèles sont faits en bois et je maîtrise bien le travail de cette matière. Un stage d'un mois en fonderie est prévu pour me familiariser avec le moulage et les difficultés que rencontre le mouleur : un métier passionnant aussi !

Il me reste à intégrer la conception du modèle pour permettre au mouleur de démouler cet objet et cela sans difficulté. Là, l'étude du modelleur est aussi une épreuve très prenante. Elle sollicite l'expérience du chef d'atelier et en douce, celle des compagnons qui ont du métier. Mon père me recommande toujours de séduire ces derniers ; de ne pas hésiter à arroser mon premier salaire avec eux. Ils m'ont fait gagner du temps et m'ont permis d'étonner mon chef d'atelier !

Je suis pressé d'apprendre mais les tâches réservées aux apprentis nous occupent bien quatre à cinq heures par semaine, ce qui me semble très excessif.

Première action syndicale des apprentis modeleurs

Depuis des années le nettoyage de l'atelier et des machines, la réception du bois à l'entrepôt, l'acheminement du bois pour les compagnons modeleurs sont exécutés par les apprentis. Les deux autres apprentis et moi consultons le syndicat de la profession qui considère illégale cette pratique. Le responsable résume notre contrat d'apprentissage et précise :

- 1 – si vous travaillez avec un compagnon, son expérience étant instructive, vous l'aidez sans complication.
- 2 – Le chef d'atelier doit embaucher un manœuvre pour les tâches de nettoyage et de manutention à l'entrepôt. Seul votre établi doit rester propre et rangé.

Le lendemain nous demandons audience au chef d'atelier et lui présentons notre décision de refuser certaines tâches. Comme il ne nous prend pas au sérieux, nous lui fixons un ultimatum dans la semaine. Là, il consulte le chef du personnel de la fonderie qui nous reçoit très vite.

Il nous donne son interprétation de nos devoirs :

« Apprendre le métier, respecter les compagnons et le chef d'atelier, soigner les machines et la propreté, approvisionner en bois les modeleurs, bien ranger les bois précieux dans l'entrepôt lors de la livraison ... ». Manuel, le plus ancien des apprentis, l'interrompt : « pendant que vous y êtes monsieur, ajoutez la coupe des aulnes et noyers en forêt, ces bois que nous utilisons pour nos modèles ; autre tâche possible ? » Cette répartie clôt l'entretien. Le chef du personnel, très contrarié, nous prévient que si nous ne revenons pas accompagnés de nos parents le lendemain il y aura rupture du contrat.

Nous arrivons seuls au travail le lendemain. M. Cheminot, notre chef d'atelier, est trop content de retrouver ses apprentis. Ils sont des petites mains très habiles déjà et il les aime bien. Un manœuvre sera là dès l'après-midi pour le nettoyage et les manutentions.

Moralité : « Qui dit non améliore sa condition ».

1945 : le soulèvement du Constantinois

Entre 1930 et 1945, des organisations nationalistes en faveur de l'indépendance prennent racine en Algérie.

L'Afrique du nord et l'empire colonial français avaient déjà payé un lourd tribut en hommes en 1914/1918.

Dès 1943 le général De Gaulle, déjà coordinateur de la résistance en France rallie l'empire français à son commandement. C'est en Algérie que se prépare l'offensive pour débarquer en France. Les français en âge de porter les armes sont mobilisés. Mais les 8 à 9/10e des hommes recrutés sont maghrébins ou africains.

Compte tenu de cette participation aux combats, les organisations nationalistes attendent du général de Gaulle l'octroi des droits qui sont déjà ceux des français d'Algérie. Mais rien ne se fait.

Telles sont les raisons profondes du soulèvement dans le Constantinois en 1945. On déplore environ trente morts dans la population européenne mais la répression militaire française quintuple facilement le nombre des victimes parmi les nationalistes.

L'Echo d'Oran et la presse coloniale s'attardent sur la barbarie des manifestants et minimisent la répression de l'armée française. Ils avivent surtout la peur des européens à l'idée d'être un jour dominés par les autochtones.



Propagande dans le soulèvement du constantinois

1946 – Le Régiment



Je garde un mauvais souvenir de mon année passée au régiment. La France se relève à peine d'une guerre qui a bien détruit son habitat et ruiné son économie.

Très patriote, je veux contribuer à sa renaissance. Je suis volontaire pour apprendre le métier des armes et l'école des sous-officiers ne m'est accessible qu'à condition de contracter un engagement de trois ans. La perspective d'aller guerroyer en Indochine ne m'enchanté pas ; et là, pas question de soutenir cette guerre coloniale. Par ailleurs j'avais fait ma préparation militaire pour obtenir le choix d'un corps d'armée stationné en France, et je suis quand même affecté à

ène compagnie du Train des Equipages à quelques kilomètres d'Alger.

Si j'avais eu la chance de faire mon régiment en métropole, j'aurais pu établir des contacts avec des personnes de ma profession de modeleur mécanicien. L'élite de la spécialité se trouve dans ce pays. Et puis, cette France j'en rêve depuis mon enfance à Valmy et je refuse de l'associer à la contestable colonisation.

Je termine mon temps sous les drapeaux assez mal en point du côté santé. Je souffre de bronchites à répétition.

Juillet 1949 – Luchon dans les Hautes Pyrénées

J'ai vingt trois ans. Après la traversée du bras de mer entre Oran et Port-Vendres le train me dépose à sept heures du matin à Luchon. C'est mon premier voyage hors de Valmy et d'Oran. Pourquoi suis je dans cette station thermale si tôt ? Je suis découragé par mon état de santé et déterminé à soigner mes voies respiratoires. C'est l'été, le ciel est dégagé, la montagne bleue est majestueuse et belle, coquelicots et bleuets distribuent des notes de couleur dans le vert tendre des prés. Dans la principale allée d'Etigny, au bord des trottoirs, des fontaines déversent en continu une eau douce et fraîche, encore neige, il y a peu de temps. J'en goûte souvent à presque tous les goulots. Quel merveilleux pays.

Dans la salle d'attente du médecin de cure, une enfant de quatre ans m'aborde gentiment. Elle parle très bien pour son âge et emploie des mots que je voudrais retenir pour consulter mon dictionnaire ensuite. Sa grand-mère fait aussi une cure thermale et elle m'explique en quoi consiste le traitement. Je dis alors les raisons de ma présence à Luchon : consolider ma santé et après la cure, trouver du travail à Paris afin de parfaire mon métier.

Par bonheur, cette patiente a des relations dans le milieu de la Chambre des Métiers de Paris. Je lui parais si préoccupé par ma profession que, dès son retour à Paris, elle interviendra en ma faveur auprès d'un artisan modeleur situé à Vanves. Elle obtiendra même mon inscription à l'école des modeleurs mécaniciens de la Chambre des Métiers qui est un peu l'équivalent de l'école Boule en ébénisterie. J'ai fréquenté cette école à mi-temps en assurant mon autre mi-temps de travail chez l'artisan modeleur de Vanves.

Le ciel de Luchon m'a vraiment comblé le jour où j'ai rencontré cette merveilleuse fée chez mon médecin et, en juin 1950, j'ai obtenu ce convoité CAP de modeleur mécanicien.

1949 – 1952 : Mes trois années passées à Paris

Mes trois années passées à Paris me laissent l'impression d'une traversée de la capitale où je suis happé par des désirs peu conciliables. J'ai à la fois envie de participer au changement de société, de réussir ma vie professionnelle et de ne pas décevoir ma famille.

Je suis séduit par ces communistes français auréolés par les combats de l'ombre contre l'occupant nazi et par leur participation aux avancées sociales du Conseil National de la Résistance. Ils sont une vraie famille, accueillante, fraternelle qui me facilite la vie quotidienne. Je suis hébergé puis logé dans une chambre de bonne au cinquième étage avec vue sur le cimetière du Montparnasse par la fenêtre de toit. On fait mon éducation théâtrale et je découvre Racine, Corneille et Molière à la Comédie Française. On m'entraîne à faire la revue de la presse et à résumer les faits marquants de la semaine pour introduire une discussion. On me rend curieux et avide d'apprendre.

Et puis, il y a la rue et ses imposantes manifestations qui crient son indignation pour retarder le grignotage des avantages sociaux par le gouvernement. Dire non c'est déjà résister et garder l'espoir.

Dans ce paragraphe on est surtout dans la lutte.

Cependant l'apprentissage du métier requiert toute l'attention de l'apprenti dans le but d'amasser des gestes, des bouts de savoir et de les intégrer dans des ensembles plus vastes. Cette démarche tourne le dos à la contestation. Il faut soigner les vrais maîtres, passeurs de savoirs. Leur science permet de se trouver à l'aise parmi les disciplines voisines qui utilisent des démarches communes comme imaginer, façonner, mouler, couler.

Dire non et même temps écouter un enseignement semble difficile.

Quant au souci de ne pas décevoir sa famille, il ne faut pas oublier que l'être humain a un père et une mère et généralement des frères et des sœurs. Et l'enfant, quelque peu prodige qu'il soit, engage dans son projet de vie toute sa famille.

C'est mon cas : je suis l'enfant du milieu d'une famille de neuf enfants et j'ai choisi contrairement à mes frères un métier autre que celui du père. J'ai quitté ma famille à la fois pour des soins médicaux et pour parfaire ma profession. J'avais un pécule personnel mais j'ai reçu de l'aide lors de ma première année.

Je n'ai pas le droit de ne pas transformer cette aide en capital de savoir et en bonification de tout mon être.

Ma famille ne doit pas avoir honte de ma conduite.

Mon père, pour avoir fait un apprentissage de maçon m'a toujours conseillé de devenir l'ami des meilleurs du métier. J'ai toujours eu le souci de ne pas démeriter de sa confiance et de sa fierté. Ce même souci valait pour ma mère et pour mes frères et sœurs.

1954 – La guerre d'Algérie

L'été 1952, après 3 années de coupure avec ma famille, je reviens à Valmy. Les dimensions sociale et professionnelle de la réussite dans ma vie sont partiellement atteintes. Celle de la vie amoureuse l'est peu. J'éprouve le besoin de retrouver le pays où je suis né.

Chez moi on est curieux de voir ce qui est nouveau dans mon être. Maman, plutôt craintive, ne pose pas de questions sur mes idées et mon engagement social. C'est papa qui est le plus direct et d'emblée il aborde le domaine politique et demande : « C'est pour quand cette révolution. » Difficile de répondre à sa question ! Il le sait bien d'ailleurs.

Je reprends mon travail de modelleur chez un copain de la fonderie Ducrot (où j'ai fait mon apprentissage) qui s'est établi à son compte. Deux mois après, je suis recruté par les Chemins de Fer algériens aux ateliers d'Alger en qualité de modelleur mécanicien.

Depuis mai 1945 et les événements de Sétif dans le Constantinois la situation a évolué dans les partis nationalistes algériens. Le M N A s'est fractionné et une partie de ses militants traquée par la police a pris le maquis. Avec d'autres militants révolutionnaires, ils ont appelé le peuple algérien à l'insurrection pour l'indépendance de l'Algérie.

J'avoue me trouver mal à l'aise avec ces nationalistes qui à ce moment ne veulent pas d'alliance avec le mouvement syndical et le P C A. Or depuis 1920 ces organisations agissent pour la défense de tous les travailleurs en Algérie. Elles ont contribué aussi à l'éveil de la conscience nationale dans ce pays.

L'extrémisme nationaliste ne m'éloigne pas de la position du mouvement syndical CGT et du PCA. Avec eux je suis pour l'Indépendance de l'Algérie. Je participe d'ailleurs aux côtés du PCA à la propagande en direction du contingent français (engagé dans ces opérations de ratissage) pour le refus de cette guerre.



Rues d'Alger en 1954

1957 – La bataille d'Alger

La guerre continue en Algérie. L'armée française quadrille tout le pays pour se rendre maîtresse des lieux sans y parvenir. La lutte se développe dans les villes et les commerçants algériens baissent leurs rideaux pour se solidariser avec le maquis. Le général Bigeard est déchaîné. Ses services arrêtent et torturent en série dans plusieurs lieux de la capitale. Au début de 1957 c'est aussi l'offensive contre les communistes algériens. Henri Aleg, Maurice Audin et d'autres membres du PCA sont arrêtés et torturés dans des tragiques sous-sols de villas d'Alger. Actuellement on ne sait toujours pas ce qu'est devenu le corps de Maurice Audin, mais le général Bigeard, lui, a failli reposer aux Invalides.



arrivée de l'armée française à Alger

C'est en février 1957 qu'un commando de parachutistes de la Légion étrangère pénètre dans mon immeuble par le balcon du 1^e étage, traverse l'appartement, gagne les escaliers et franchit trois étages pour me cueillir dans ma chambre chez l'habitant. Conduit à la villa Susini à deux heures du matin, je suis interrogé et torturé. On me garde quinze jours dans ce centre de tortures avant d'être présenté à un juge d'instruction militaire qui m'enferme à la prison de Barberousse à Alger.

L'arrivée à Barberousse

C'est fou cette impression de liberté et de sécurité que l'on éprouve quand on referme sur nous les grandes portes de la cour de la prison. Nous sommes arrivés nombreux dans deux camions militaires bâchés et après les formalités anthropométriques d'usage on nous a séparés par sexe, et catégorie politique. Au passage, on a été accueillis par la clameur fraternelle des détenus se trouvant derrière la grille.

Ce qui est théoriquement certain en prison c'est qu'elle est encore un espace de liberté où l'on peut être assisté d'un avocat en cas d'interrogatoire de la police avec l'autorisation d'un juge d'instruction.



Camp d'internement

Nous sommes donc à l'abri de toute démarche arbitraire abusive, ce qui est hélas le cas dans les centres d'internement.

Mais très vite on oublie ces avantages intéressants et la détention finit par peser.

Exécutions capitales à la prison d'Alger

A la prison, les communistes sont réunis à part avec une petite cour réservée. On a même séparé les chrétiens progressistes, fidèles à Monseigneur Duval. Eux aussi ont aidé à leur manière le FLN.

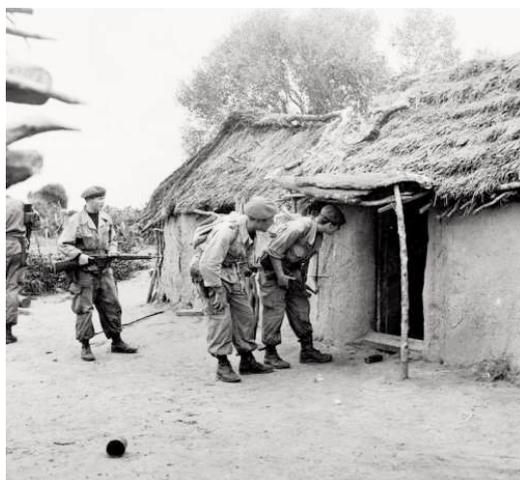
« Barberousse » est surtout peuplé de partisans et de combattants du FLN.

Le quartier des condamnés à mort est situé en bas. Fernand Yveton, ce militant communiste condamné à la peine capitale lorsque

François Mitterrand était garde des sceaux y a séjourné très peu de

temps. Son procès fait dans l'urgence a laissé peu de temps à sa

défense. Fernand était un ami. L'engin explosif trouvé dans son vestiaire à l'usine à gaz, lieu de son travail, s'il était à lui, ne pouvait pas être destiné à un acte visant des victimes au hasard : il était contre. François Mitterrand aurait pu demander sa grâce ! Il ne l'a pas fait.



«Descente» dans un village

A « Barberousse » les moments les plus durs à vivre sont les exécutions capitales dans la cour de la prison. trois



Après les massacres, les arrestations

exécutions ont eu lieu durant mon séjour. Si on est éveillé, au milieu de la nuit, on entend grincer les grandes portes de la cour de la prison. Aussitôt après, la guillotine s'installe avec des bruits métalliques et, du quartier des condamnés à mort, monte une clameur de cris déchirants comme celui d'un chœur funéraire antique. Des « yahya el Istiqlal » percent, puissants. Les autres étages de la prison prennent le relais et la clameur s'enfle encore avec « les you-you » du quartier des femmes. Alors c'est le tohu bohu indescriptible des bruits de gamelles métalliques, des coups sur les portes, des « you-you », des cris : toute la prison est dans une effervescence extrême pendant des heures.

Soudain, des « Allah Akbar » se font entendre, deviennent

dominants et calment l'état de paroxysme atteint dans la prison. Cette fois les voix de femmes venant des hauteurs de la Casbah d'Alger sont audibles et accompagnent la prière collective de toute la prison. Ce jour est Ramadan pour tous : on refuse le repas.

Dans un film de Roberto Rossellini « Le Général Della Rovere » cette atmosphère de la prison bouleversée par l'exécution de son héros est très fidèlement rendue.

En conclusion, le combat de Badinter contre la peine de mort est toujours d'actualité !

1958 – 1962 : Du « JE VOUS AI COMPRIS » du Général De Gaulle aux ACCORDS D'EVIAN

Je sors de prison le 24 décembre 1957 et reprends assez vite mon emploi de modelleur mécanicien à la fonderie des Chemins de fer algériens d'Alger. Mon retour est mal accepté par certains cheminots influencés par les activistes. J'ai à ce moment l'opportunité d'être recruté par l'AFPA comme moniteur de dessin industriel et de me faire oublier par certains excités des chemins de fer algériens.

Un climat insurrectionnel règne à Alger. Le 13 mai 1958 a lieu le « putsch » d'Alger mené par l'officier Lagailarde, les généraux Salan, Jouhaux, Gracieux et l'amiral Auboyneau avec l'appui du général Massu. Ces officiers convoitent à la fois le pouvoir à Alger et à Paris.

Robert Lacoste quitte Alger et le pouvoir est affaibli en France.

Après sa « traversée du désert », le général De Gaulle est prêt à reprendre du service. Le président René Coty lui remet le pouvoir exécutif le 1^{er} juin 1958. La quatrième république est abolie. La cinquième république sera de constitution présidentielle. Le 4 juin le président Charles De Gaulle est à Alger. S'adressant au public du balcon du gouvernement général, il prononce alors son ambigu « je vous ai compris » qui ne satisfait personne. Je ne me sens pas en sécurité en Algérie et je songe à regagner la métropole. Une amie sortie de prison et expulsée en France m'encourage à exécuter mon projet. Peu après, je traverse la méditerranée et en février 1960 je suis agent technique de contrôle fonderie aux usines Berliet de Vénissieux dans le Rhône.



Avion abattu

18 mars 1962, les Accords d'Evian

Le 19 mars 1962, à l'heure de la pause de midi, sur l'esplanade devant l'entrée des usines Berliet, l'organisation syndicale CGT et l'Amicale des Travailleurs Algériens fêtent la paix en Algérie après les accords d'Evian. Des drapeaux aux couleurs de l'Algérie indépendante flottent joyeusement. Après de rapides discours du responsable algérien et du syndicaliste français, les travailleurs ovationnent chaleureusement. Des ouvriers maghrébins de l'usine offrent des boissons et des pâtisseries orientales sur des plateaux à tous les manifestants.

Ce rassemblement inattendu sur les lieux du travail me surprend vraiment et m'émeut aux larmes : sept ans de guerre, 1 500 000 victimes algériennes (chiffre annoncé par le gouvernement algérien), de très nombreux jeunes du contingent traumatisés ou tombés au champ d'honneur ! Tant de malheurs auraient été évités avec des négociations dès 1954.

Sylvère Gomis

Glossaire :

MNA Mouvement National Algérien

PCA Parti Communiste Algérien

FLN Front de Libération National

AFPA Association pour la Formation Professionnelle des Adultes

Cabaret Maison #2



Le vendredi 8 février 2013, c'était le second rendez-vous public et festif des ateliers de la Maison populaire. La scène était ouverte à Meriam Azizi, joueuse de Oud (ancêtre de la guitare) professeure et chanteuse ;

La soirée avait mal commencé pour notre animateur YANN : plusieurs défections pour maladie ou contexte politique avaient amoindri le spectacle car la vedette était absente ! Mais heureusement tout le reste a été parfait et c'est une soirée très élèves « Maison pop » avec quelques résidents qui nous a enchantés.



Les élèves du cours de technique vocale de Laurie Mackomell nous ont surpris, Audrey par son timbre de voix et Stéphane par son humour décapant.



Ines Cortes, en résidence à la Maison pop, accompagnée d'une clarinette et d'une guitare nous a initiés à la magie de la musique latino au travers de « la bruja ».



Les adolescentes du cours de Modern jazz de Maud Lesage ont déployé toutes leurs énergies positives.



Le cours de Yukulélé de Bertrand Saint Guilain nous a presque fait danser sur nos chaises au rythme d'une ritournelle étonnante de force à partir d'un si petit instrument.



Julie Sévilla Fraysse a magistralement interprété une rhapsodie hongroise de Popper David accompagnée par Lonel Streba. Ce dernier, acclamé, nous a fait cadeau d'une symphonie pathétique transcendée par son jeu. Tous deux nous ont offert leur immense talent, reconnu au travers de nombreux prix.





Le son profond du violoncelle du professeur accompagnant son élève Isabelle nous as ensuite envoûtés.

Hélène et Eponine, en résidence à la Maison pop, ont clos la soirée au son du flamenco, accompagnées de leur guitariste.



MA FRONTIERE

Thérèse Will nous a fait cadeau d'un de ses textes de chanson. La musique du piano manque mais celle de la poésie suffit à parler de notre ville au quotidien sans fioritures mais avec une certaine moquerie sentimentale.



C'est un véritable récital de huit chansons que Thérèse Will nous a présenté accompagnée du bassiste Philippe Grenouillet . C'est une facette cachée d'auteur compositeur réaliste et branchée sur le quotidien que Thérèse, normalement élève en activité théâtre, nous a révélé.

Photos et légendes Françoise Rioux

J'ai vu l'Utah, l'Arizona, New Mexico et Toronto
L'Alabama et même Petra
Mais je vis à Montreuil sous bois (FIN)
Y a des bandits qui toutes les nuits
Abrègent la vie de leurs ennemis
Y a tout c'qu'il faut, c'est rigolo
De s'faire traiter de parano

La Seine St Denis, c'est là qu'je suis
Le ciel est gris, l'bitume aussi
C'est mes amis qui font ma vie
Et moi j'vous l'dis, jamais j'm'ennuie
C'est ma frontière, c'est ma rivière
Ma p'tite barrière et ma clairière
Dix fois par an quand même j'fous l'camp
Pour oublier c'qui est déglingué

Un jour viendra, j'en pourrai plus
J'prendrai mon sac et mon piano
Je trouverai bien un trou perdu
Un beau p'tit lac et des crocos
Sous les palmiers, j'pourrai danser
Et toute la nuit boire du whisky
N'allez pas croire tous ces bobards
J'crèverai ici, c'est bien parti !

Thérèse Will (fév 2012)

Les Infos de la Baleine 9 bis rue Dombasle 93100 Montreuil tél.: 01 42 87 08 68
<http://www.maisonpop.fr/weblog/>

Directrice de publication : Rose-Marie FORCINAL
Rédactrices en chef : Valentina GARDET et Françoise RIOUX
Rédacteurs en chef adjoints : Christine LARIDON, Alice GAYAT, Thierry TRELLEYER
Comité de rédaction : Serge D. ANCEAU, Marie-Thérèse CAZANAVE, Sylver GOMIS,
Kiong Hi HUDELLOT, Francine LIGNON
Mise en page : Sylvie CHIQUER



Imprimé à la Maison populaire - mai 2013